

# La ruée vers l'air

VIRGILE ÉLIAS GEHRIG

**C**omme les statistiques démenties, les probabilités déjouées, les exceptions, la vie apparut sur la Terre par un accident qui relève de l'inespéré, du miracle. Un coup de poker, divin. Aubaine ou bonne étoile.

Et la merveilleuse catastrophe continue, continue encore, sans relâche, chaque jour reprise à guichets fermés pour un public qui, bien souvent blasé, bâille et somnole, avachi dans une moelleuse indifférence, empêtré dans la torpeur des villes et des écrans, encerclé de béton.

Printemps, été, automne, hiver, minuit, midi, soir et matin, la vie est un chef-d'œuvre recommencé partout, tout le temps. Il fourmille dans les herbes et le lit des rivières, fulgure sous les écorces, fait frissonner la peau des bêtes, anime les plumes et les pupilles, fait valser les atomes, les cellules, anime les plus petites jusqu'au soleil et aux autres étoiles.

Contée et recontée depuis la nuit des temps, voici l'histoire du presque rien qui engendre presque tout.

Le récit de la sève. De l'oxygène. De l'eau.

Bienvenue à vous ici, sur l'une des scènes de la nature, au cœur de l'un de ses laboratoires liquides, dans des bas-fonds verdâtres, vaseux. Même si les tout premiers coups d'œil vous en feraient douter, vous êtes ici au sein d'une mare, une poignée de jours avant l'arrivée du printemps.

Des mâles sont montés sur le dos de femelles.

Accroupis dans l'eau l'un sur l'autre, les couples reposent sur un lit végétal, tige, fleur ou feuille, sur un meuble de bois ou sur un siège de roche, un banc de sable, un tapis de galets. Devant, derrière, tout autour d'eux ondulent, au ralenti, des enchevêtrements babyloniens de pédoncules et de racines, de nœuds, de pousses, de particules. Au dernier plan comme dans les profondeurs, des masses de formes minérales, du vert très sombre qui vire au brun, du noir toujours plus noir, du flou.

Vidant leur ventre subitement, les femelles viennent de pondre. Dans un élan synchrone, les mâles vaporisent leur semence sur la grappe globuleuse de plusieurs milliers d'œufs. Leur mission accomplie, les jeunes parents quittent rapidement les eaux. Tandis que les mères détendent un peu leur dos, les pères partis vers de nouvelles conquêtes comptent déjà de toutes nouvelles étoiles.

Trois jours plus tard, agglutinés par myriades sur des massifs de végétaux, éclosent de petits sacs de cellules flasques qui grouillent. Dernière cuvée de larves, présages de batraciens, promesses qui palpitent à tout-va.

Ça chuchote, se trémousse, s'impatiente.

Frissons d'attente devant le rideau rouge qui va s'ouvrir, se dégrafant au ralenti comme un corsage. L'écran s'écarte. La pénombre est percée. Le froid fuit. La lumière rompt les solitudes. Et la chaleur affleure.

Quelque chose bout, dans le silence. La pièce commence.

Tête et abdomen confondus, branchies, queue natatoire, le tout enrobé d'une enveloppe brun-noir piquée de points dorés: en exclusivité cosmique et en direct, Mesdames, Messieurs, sous le tonnerre de vos applaudissements, Messeigneurs les têtards!

Par millions ils frétilent dans des langes d'eau qui les abritent comme dans des placentas. Tapis dans les roseaux, planqués dans les fentes de rochers qui affleurent, ils se déplacent à peine, ignorant tout de l'air qu'ils ne pressentent qu'aux miroitements à la surface.

Leur principale occupation jusqu'à nouvel avis est de manger.

Manger et onduler parmi les joncs. Manger et onduler encore, clignant des yeux avides vers les rafales de flashes qui zèbrent le plafond transparent.

Manger. Se déhancher. Regarder en haut, par la vitre, vers le marais creusé au ciel comme un miroir électrisé.

Désirer l'air, convoiter la lumière.

Rêver la rive.

L'à-venir.

Arrive le jour, l'heure, la minute, l'instant, où ils se risquent à fendre la surface, happés par les clins d'œil du rayonnement solaire. D'abord un, puis un autre, puis dix, vingt, cent, et bientôt mille piquent une tête hors de l'eau, se dégageant des plantes et des racines, se libérant de la pénombre et se hissant sur la terre ferme d'une ultime extension.

Les cent, les mille, les cent mille premiers périssent d'asphyxie sur la rive. Au terme d'une agonie sans nom, ils s'aplatissent en pellicules qui séchent, s'effritent, résidus de feuilles maigres qui pourrissent, alimentant la terre. Malgré les échecs en série à ce concours que tous paient de leur peau, aucun individu n'esquisse pourtant le moindre geste de recul.

Nul ne pleurniche, ni ne déchante.

Nullement refroidie par l'hécatombe des éclaireurs, la deuxième ligne s'avance sur la pente d'herbe et de cailloux, gravit, lutte, escalade, redouble d'efforts pour respirer. Et déjà la troisième, la quatrième, puis la cinquième, sans cesse paraissent des pionniers flambant neufs, sans cesse affluent des frères, des sœurs, qui se démultiplient.

C'est la ruée vers l'air.

Les strates de peaux vidées de vie ont beau s'amonceler, ils poursuivent en apnée la croisade. Ils n'abdiquent pas, s'entêtent. Jusqu'à ce que l'air, une fois, une toute première, enfle et désenfle leurs poumons. Ouf, sur la rive... reçu au club de l'amphibie!

J'inspire.

J'expire.

Je suis crapaud, dit le crapaud, pour la toute première fois.

Après que l'engrenage a été mis en branle, aucune parade pour le suspendre ni même le ralentir, et c'est l'histoire si connue qui s'enclenche. En avant la musique!

Déjà hors de l'étang qui l'a vu naître, qu'il gardera enfoui dans sa mémoire, qu'il rejoindra pour donner naissance à son tour. Déjà évoluant à quelques centimètres au-dessus du niveau de la mare, noyé dans un banc de semblables, anonyme.

Le même que tous les autres, ou presque.

Déjà vert olive et bombé, la peau recouverte de glandes qui sécrètent un venin contre les prédateurs et un mucus l'empêchant de se déshydrater. Déjà les yeux mi-clos, pupilles horizontales, iris cuivrés, museau arrondi, sans une dent. Déjà mis en mouvement par du sang froid pulsé, guidé par le champ magnétique, pressentant les séismes.

Pareil à tous, et pourtant différent.

Déjà marchant lourdement sur ses doigts, bondissant mal avec ses pattes très courtes, actif surtout la nuit, le jour tapi dans un trou creusé au ras du sol, planqué dans une taupinière, un terrier, abrité sous du bois mort, ou sous des pierres.

Déjà marqué d'une tare légère, d'une signature singulière, d'un destin.

Déjà chantant dans la nuit d'été, sous la lune, accroché à une tige entre les nénuphars et les étoiles, mêlant ses cris aux solos des grenouilles. Déjà des cris, des chants, qui ne sont ni des cris ni des chants, mais des échos, des souvenirs roulés, des réverbérations.

Déjà marginal, déjà fou.

Laissons-le là, tombé de la toute dernière pluie, tâtonner dans les herbes, explorer les troncs, les cailloux. Laissons-le jouer à cache-cache dans des lacs de feuilles et de pétales comme autant de parcs d'attraction, de dédales. Qu'il se faufille sous des arches de bois et des ponts de roche suspendus, à travers des galeries végétales. Qu'il descende en casse-cou des toboggans de bulbes, de branches cassées, de souches. Qu'il surfe, luge et patine. Ô oui, encore.

Va, vis, voltige dans l'âge fleuri où tout se conjugue au présent, cette infinie saison de joies sans avarice, de jeux dilatant les poumons et les veines, de sève coulant au cœur sans fin.

L'heure de l'enfance.

Son enfance. Pchuuut... Et ffffff... enfuie!

On le retrouve à l'âge où le torse se bombe, attendant sous une pierre qu'une araignée ou un cloporte passe à portée. Il s'entraîne à la chasse, s'initie à l'affût. Nulle proie qui ne montre une seule patte. Nul quatre-heures, nul butin. Lassé, il quitte sa planque.

A peine s'est-il délogé qu'une couleuvre slalome vers lui, gueule ouverte, langue chercheuse. Aussitôt redressé, il gonfle l'abdomen, exhibe son arsenal de glandes à sécrétion toxique, espérant la faire fuir. Dupé parfois par le tour de passe-passe, le prédateur se fige et jette l'éponge. D'autres fois affolé, c'est lui qui décampe à cloche-pattes.

Passant sa vie des devoirs aux loisirs, il se dandine des uns aux autres comme un yoyo luisant quand tout à coup résonne la cloche. De tics en tacs, l'horloge l'a rattrapé. Fini le temps des cours et des récréations. Il est fin prêt pour prolonger l'espèce, payer son dû à la tribu. Mûr pour le rôle de père.

Dans un trou de verdure où bruissent les frondaisons, par une nuit de redoux de fin février, début mars, démarre la saison des amours. Quelque part sous sa peau, tendant ses nerfs, ses muscles, allumant sa pupille, s'élève un appel aussi muet qu'irrépressible.

Tout le banc des crapauds de lancer le mouvement, de retrouver la piste de la mare, d'y reconduire leur lent cortège cahin-caha. Ils vont, avancent lentement, inexorablement. Franchissant les obstacles, courant tous les périls, ils sont soudain stoppés net par une route. La plaie de bitume promet à la tribu une bouillie d'abdomens et de pattes, une solution toute propre, définitive.

À un jet de pierre du point de ralliement, les marécages bruissent de mille et une plaintes, de soupirs avides, en attente.

Tous prennent tout droit sauf lui. Obliquant sur la gauche, s'aventurant sur une voie vierge, il fait la migration buissonnière.

Hasard ou Dieu? Programme de la biologie? Mauvais calcul? Indiscipline? Caprice?

Rêveur fou ou pionnier, suicidaire ou génial, il entre dans l'inconnu, l'hostile. Nonante-neuf fois sur cent, il se perdra dans un cul-de-sac, mourra. À la centième, découvrant une issue, il reviendra sauver l'espèce.

## biblio

### Peut-être un visage

Roman, L'Age d'Homme, 2018.

### Par la serrure du jour

Poésie, L'Age d'Homme, 2010.

### Soifs et Vertiges

Aphorismes, L'Age d'Homme, 2009.

### Pas du tout Venise

Roman, L'Age d'Homme, 2008.



## bio

Né en 1981 à Sion, Virgile Elias Gehrig est licencié en Lettres de l'université de Fribourg et enseigne dans un collège privé du chef-lieu valaisan.

Son premier roman, *Pas du tout Venise*, suivi d'un recueil d'aphorisme et d'un autre de poèmes, forment une trilogie. En 2014, il signe une version revue de *Pas du tout Venise* (Poche Suisse) qui remporte le Prix de littérature de la Fondation Gaspoz.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier*

le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse.

Voir [www.lecourrier.ch/articles/inédits](http://www.lecourrier.ch/articles/inédits)

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Œrtli, de l'Association [ch]littérature.ch et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.